dans ses *Origines de quelques coutumes anciennes*, explique ce proverbe : « Cela se dit à ces gens qui donnent trop à la beauté, et qui, comme disait Olympias, mère d'Alexandre, ἐρᾶσθαι γαμοῦσι, qui se prennent et se marient par les yeux. Nous l'avons imité de la réponse qu'une dame grecque fit à Philippe : Ἐᾶτε γυνή, τοῦ λύχνου ἔφορος, *à vos lois* (la chandelle éteinte, toutes les femmes sont semblables), ce qu'Erasme a très-mal à propos voulu interpréter au désavantage des dames ; ce qui voit l'histoire, suivant que Plutarque la rapporte dans son *Traité des préceptes du mariage* : Une dame très-belle, mais encore plus chaste, pressée et sollicitée de son déshonneur par Philippe, employa diverses considérations pour éteindre la passion de ce prince, et entre autres elle lui dit que ces faibles charmes qu'il trouvait dans ses yeux et sur son teint s'évanouiraient la nuit, et que, lorsque les flambeaux seraient ôtés, la plus belle personne du monde ne différerait pas de la plus laide. »

Enfin, au nombre des saints imaginaires, inventés par les rieurs et les plaisants du moyen âge, on compte saint Gris. C'est comme qui dirait saint ivrogne, fait observer Génin. Au chapitre IX du livre IV de *Pantagruel*, Xénomanes jure par le *sang saint Gris* ; c'est le vin tout simplement, selon le même philologue, et Le Duchat se trompe singulièrement quand il dit avec un grand sérieux, que saint Gris est saint François d'Assise, père des capucins, et que Xénomanes jure par le sang que se tirent par la discipline les cordeliers. De L'Aulnaye n'a pas corrigé très-heureusement Le Duchat en prétendant que saint Gris est le Saint Graal. Henri IV, comme on sait, jurait fréquemment par *Ventre-saint-gris*. Ses gouvernantes, dans sa jeunesse, lui avaient permis cette apparence de juron, dont il conserva l'habitude, et qui ne signifiait rien du tout, comme le remarque avec raison Vigneul-Marville.

« Saint Gris, dit Génin, appartient à la même légende que saint Rabboni, qui *rabonissait* les maris ; saint Lâche, patron des paresseux ; saint Panchard, patron des goinfres, saint Frusquin, sainte Nitouche et autres saints rabelaisiens. »

GRIS (Jean-Antoine-Arthur), savant français, né à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or) en 1829. Après avoir fait de fortes études, il prit, en 1857, le grade de docteur ès sciences, devint, l'année suivante, aide naturaliste au Muséum de Paris, et se signala par divers travaux, dont l'un lui fit décerner, par l'Académie des sciences, le grand prix des sciences physiques (1863). De 1864 à 1868, M. Gris suppléa M. Brongniart dans sa chaire de botanique au Muséum. En 1869, il fut nommé maître de conférences à l'École agronomique instituée dans ce même établissement. On doit à ce savant un certain nombre de *Mémoires* et de *Notices* sur l'anatomie et la physiologie végétales, lesquels ont paru dans les *Annales des sciences naturelles*, dans les *Comptes rendus* de l'Institut, dans le *Bulletin* de la Société de botanique. Nous citerons particulièrement de lui : *Recherches microscopiques sur la chlorophylle ; Développement de la fécule et de sa résorption ; Etudes anatomiques et physiologiques sur la germination ; Recherches pour servir à l'histoire physiologique des arbres ; Observations anatomiques sur la moelle des plantes ligneuses*, et d'intéressants travaux, faits en collaboration avec M. Brongniart, sur la *Flore de la Nouvelle-Calédonie*.

GRISAGE s. f. (gri-za-je — rad. *griser*). Techn. Couleurs grises : *Les* GRISAGES *s'obtiennent par des procédés divers.*

GRISAILLE s. f. (gri-za-ll-e ; *ll* mll. — rad. *gris*). Peinture imitant la sculpture, et dans laquelle on emploie que des tons gris : *Faire de la* GRISAILLE. *Travailler, peindre en* GRISAILLE. *On peut, avec les simples ressources de la* GRISAILLE *et de la gravure, produire l'impression du beau.* (Th. Gaut.) Il Première esquisse où les clairs sont rendus par le blanc de la toile, et les ombres par une teinte unique. Il Verres peints de tons légers.

— Techn. Mélange de cheveux blancs et de cheveux bruns, dans la confection des perruques.

— Entom. Espèce de papillon de nuit.

— Bot. Nom vulgaire du peuplier gris ou grisard.

— **Encycl.** Peint. La *grisaille* ne diffère des autres peintures qu'en ce qu'elle imite un dessin noir, soit au lavis, soit au crayon : *grisaille* est généralement une peinture décorative, quoiqu'il se soit trouvé et qu'il existe encore plusieurs rares tableaux qui engagent des sujets de genre de cette manière. On pourrait dire de ceux-là qu'ils ont fait ou qu'ils font des dessins à l'huile. Il semble, à première vue, que cette sorte de peinture ne doive pas présenter les difficultés qu'on rencontre lorsqu'il faut se préoccuper du coloris, et qu'il suffise, pour l'exécuter, de se servir simplement de blanc et de noir, mélangés suivant les exigences du dessin et les apparences de relief ou d'ombre qu'on veut obtenir. Il n'en est rien ; cette peinture est exécutée à l'aide de teintes grises, d'où vient son nom, mais diversement colorées. Un simple mélange de blanc et de noir donnerait certainement des teintes grises, mais produirait le plus détestable effet ; l'ensemble serait lourd, pâle ou sombre. On peint les *grisailles* dans une gamme grise, c'est-à-dire avec des tons très-rompus et clairs, qui ne diffèrent entre eux que par des nuances souvent peu sensibles, mais suffisantes cependant pour indiquer les divers plans et les demi-teintes ; c'est en plaçant ces tons, plus ou moins colorés, et non pas plus ou moins foncés, à côté les uns des autres, qu'on obtient les meilleurs résultats.

La palette pour *grisailles* est composée de tons gris bleu, gris rose, gris jaune, gris violacé et gris brun, et les effets qu'on ne pourrait obtenir qu'à l'aide de l'emploi du noir presque pur, on les obtient avec les gris bruns, qui, vus séparément, pourraient paraître des tons de demi-teinte claire. Les gris bleus ou violacés sont réservés pour les ombres portées ; les gris violacés, additionnés de jaune brun ou de rouge, sont employés pour les parties qui se trouvent dans l'ombre ; les gris jaune foncé, nuancés de rouge, servent pour les reflets ; les plans qui reçoivent la lumière sont peints avec des gris bleus clairs, un peu violacés, sur lesquels s'enlèvent les lumières, en gris jaune ou en gris rose. Quant aux vigueurs, ce que les peintres nomment les *accents*, c'est-à-dire les touches qui donnent du relief à la peinture, en accentuent le dessin, on les obtient avec le gris brun, tantôt virant au jaune, tantôt virant au rouge. On arrive ainsi à un résultat très-satisfaisant, si l'on possède quelque habileté de main et si l'on a préalablement acquis une bonne disposition de ces divers tons. L'effet produit est d'autant plus agréable et plus saisissant qu'on a su rester simple, et que les tons employés ne viennent pas jurer par opposition sans l'être beaucoup par leur valeur, c'est-à-dire qu'ils forment une échelle peu sensible entre les grandes oppositions de la gamme grise, mais qu'ils en forment une beaucoup plus distincte par le coloris, sans pourtant sortir de la gamme grise.

GRISAILLÉ, ÉE (gri-sa-llé ; *ll* mll. — rad. *grisaille*). Barbouillé de gris : *Plancher, lambris* GRISAILLÉ.

GRISAILLER v. a. ou tr. (gri-sa-llé ; *ll* mll. — rad. *grisaille*). Barbouiller de gris : GRISAILLER *un mur.*

GRIS-ALBIN s. m. (gri-zal-bain — de *gris*, et du lat. *albus*, blanc). Ornith. Passereau du genre gros-bec, qui habite la Virginie.

GRISAR (Albert), compositeur belge, né à Anvers en 1808, mort à Asnières, près de Paris, en 1869. Il fit ses études musicales à Paris, sous la direction de Reicha. Rappelé par sa famille, dont la révolution de 1830 avait compromis les affaires, il cessa trop tôt d'étudier et composa quelques romances, dont une seule, la *Folle*, obtint une grande vogue. Nourrit la chanta chez nous et consacra son succès. Le jeune maestro aborda presque aussitôt le théâtre par le *Mariage impossible*, vaudeville arrangé en opéra-comique et représenté à Bruxelles en 1833. Cette partition fit concevoir de grandes espérances, et l'auteur reçut du gouvernement belge un pension de 1,200 fr., destinée au perfectionnement de son éducation artistique. Grisar revint à Paris, précédé encore de quelques romances, qui révélaient un talent gracieux et facile ; il fit représenter à l'Opéra-Comique *Sarah* (un acte, 1836), et l'*An mille* (un acte également, 1837), compositions assez incolores, où perçait cependant l'individualité de l'auteur. Le même suivante parut l'*Eau merveilleuse* (opéra-comique en un acte), petit joyau musical qui fait partie du répertoire de fonds de l'Opéra-Comique ; les *Travestissements* furent donnés en 1839. La facilité d'exécution de ce badinage à deux l'a fait adopter par toutes les troupes lyriques de la province. Les compositions succédèrent le *Naufrage de la Méduse*, grosse machine, avec accessoire de musique bâclée, écrite en collaboration avec Pilati, et *Lady Melvil*, composition qui constatait un progrès marqué, et que le musicien, quinze ans plus tard, refondit et rajeunit sous le titre du *Postillon de Lonjumeau*.

Grisar écrivit ensuite une ouverture à grand orchestre pour l'inauguration de la statue de Rubens, à Anvers, puis il se recueillit.

Jugeant sévèrement son œuvre, il constata les lacunes de son éducation musicale trop hâtive, et se décida à se rendre à Naples, où il prit de Mercadante des leçons de contrepoint, et se livra, pendant plusieurs années, à de sérieuses études. « Sous la férule du savant italien, dit M. Gregoir, il commença avec courage, avec une patience égale à sa soumission, des études mal faites, se passionna pour des arides combinaisons de la fugue et du contre-point, et désapprenant volontairement tous les maîtres, à l'exception des Cimarosa, des Guglielmi et des Paisiello, M. Félis le rencontra à Naples au plus fort de sa ferveur d'écolier et de son culte, poussé jusqu'au fétichisme, pour l'esprit et la lettre des maîtres du XVIIIe siècle. C'est les yeux, l'imagination, l'entendement clouès servilement sur les formules rétrospectives de la grande école italienne, qu'Albert Grisar écrivit son œuvre la plus jeune et la mieux inspirée : *Gilles ravisseur*. Ce qui est bien à lui, dans ce badinage musical si plein de verve et de grâce, c'est la grande richesse du chant. Mais, en y réfléchissant et en cherchant, on ne tarde guère à deviner l'effort et le calcul lourd, pâle ou sombre. On peint les *grisailles* sous l'élan, la spontanéité, la flexibilité des contours mélodiques de la partition. » *Gilles ravisseur* eut un succès complet et resta au répertoire de l'Opéra-Comique.

En 1850, les *Porcherons* eurent leur apparition sur cette même scène. Ici le compositeur agrandit son cadre, et le succès répondit à ses efforts. L'élégance, ce le dispute, dans cette partition, à la clarté, et, depuis cette époque, aucun autre ouvrage représenté à l'Opéra-Comique, sauf l'*Etoile du Nord* et le *Pardon de Ploërmel*, ne l'a jamais égalée. *Bonsoir, monsieur Pantalon*, excellente bouffonnerie dans le goût italien, vint, en 1852, donner un pendant à *Gilles ravisseur*. A cet ouvrage fort en un acte, succéda le *Carillonneur de Bruges*, en trois actes (1852), dont la donnée trop mélodramatique alourdit le compositeur et le contraignit à *faire grec*. L'ouvrage, par la faute du livret, ne se soutint pas au théâtre, malgré certaines parties très-réussies et des ensembles dramatiques qui dévoilaient un nouvel aspect dans la manière de M. Grisar. Les *Amours du diable*, en trois actes (1853), donnés au Théâtre-Lyrique, n'eurent qu'un demi-succès, dû à une détestable interprétation. Reprise en 1864, à l'Opéra-Comique, avec Mme Galli-Marié, la partition s'est considérablement relevée dans l'estime des connaisseurs. Après ces ouvrages compliqués, le compositeur se reposa en donnant, dans l'année 1855, sa ravissante pièce en un acte, le *Chalet du jardinier*, qui figura longtemps parmi les pièces à recette de l'Opéra-Comique. Après cette dernière œuvre, le compositeur garda un long silence, et ce ne fut qu'en 1861 qu'il fit représenter au Théâtre-Lyrique la *Chatte merveilleuse*, ouvrage dans lequel se trouve toujours la distinction et le tour mélodique familiers à l'auteur.

Cet artiste élégant peut être considéré comme un des plus ingénieux et des plus fins parmi nos compositeurs. Son talent rappelle, en l'agrandissant, celui de Monsigny, surtout par la spontanéité et la clarté de l'idée mélodique. Ses chants, aisément saisis, se tiennent dans la mémoire et font un heureux effet ; on n'entendra jamais la ligne fatale qui sépare le trivial du facile.

Nous avons négligé, au courant de cet article, quelques productions inférieures comme l'*Opéra à la cour* (Opéra-Comique, 1840), *Voyage autour de ma chambre* (Opéra-Comique, 1859), *Regiments d'amour* (Théâtre-Lyrique, 1864), et les *Douze innocentes* (Bouffes-Parisiens, 1864). Ces petites fantaisies n'ajoutèrent rien à la renommée de l'artiste. Il laissait à son fils Edmond Grisar quelques inédits à peu près terminés : *Riquet à la houppe* (quatre actes), *Rigolo* (un acte), l'*Oracle de Salomon* (trois actes) ; les *Contes bleus* (trois actes), *Afraja* (trois actes), et un grand nombre de morceaux détachés.

GRISARD ou **GRISART** s. m. (gri-zar — rad. *gris*). Mamm. Nom vulgaire du blaireau.

— Ornith. Nom vulgaire du goéland ravé. *Tous les* GRISARDS, *suivant les observations de M. Bailon, sont, dans le premier âge, d'un gris sale et sombre.* (Buff.)

— Bot. Nom vulgaire d'une espèce de peuplier, appelé aussi PEUPLIER GRIS.

— Minér. Espèce de grès très-dur : *Le grès que les ouvriers appellent* GRISARD *est si dur et si difficile à tailler, qu'il a retenu même pour n'en faire que des pavés.* (Buff.)

— **Encycl.** Bot. Le peuplier *grisard*, appelé aussi *grisaille*, *abèle*, *franc picard*, est regardé par plusieurs auteurs comme une simple variété du peuplier blanc, dont il se distingue par sa taille moins élevée, ses rameaux plus droits, ses feuilles plus petites, moins dentées, moins cordiles, anguleuses, non lobées, d'un vert foncé en dessus, couvertes en dessous d'un duvet grisâtre, enfin par ses chatons deux fois plus longs, cylindriques, lâches, munis d'écailles brunes et très-velues. Cet arbre se trouve dans les bois de presque toute l'Europe, et souvent il forme une essence dominante ; il se plaît surtout dans les terrains légers et humides ; il prospère néanmoins dans les sables les plus arides, mais il redoute les argiles compactes. Une fois introduit dans une localité, il s'y propage très-rapidement par les rejetons qui poussent de ses racines, surtout quand on coupe sa tige ; souvent même il étouffe et fait disparaître les essences dont la croissance est plus lente. On le réserve rarement comme baliveau ; mais assez souvent on le plante en lignes, dans les avenues ou le long des fossés. Il produit un assez bon effet dans les jardins paysagers. Comme on le souvent confondu avec le peuplier blanc, on ne connaît pas bien exactement les qualités de son bois. Il paraît généralement moins estimé en France pour la menuiserie ; mais, en Angleterre, il est fort recherché pour cet usage. Il est d'ailleurs très-bon comme bois de chauffage, et c'est lui surtout qui, sous le nom de *bois blanc*, sert à chauffer les fours des boulangers de Paris.

GRISÂTRE adj. (gri-zâ-tre — rad. *gris*). Tirant sur le gris : *Couleur* GRISÂTRE. *Étoffe* GRISÂTRE. *Marbre* GRISÂTRE. *Ciel* GRISÂTRE. *Temps* GRISÂTRE.

GRISBOCK s. m. (gri-sbok). Mamm. Espèce d'antilope d'Afrique.

— **Encycl.** Le *grisbock*, dont le nom signifie *bouc gris*, et qu'on appelle aussi quelquefois *chèvre grise*, est une espèce d'antilope, de la section des cervicèvres. Sa taille dépasse celle d'une chèvre ; son pelage est d'un fauve roussâtre, entremêlé de poils blancs ou gris sur le dos, d'un brun clair sur la tête, blanchâtres sous le ventre. Ses yeux sont entourés d'un cercle noir ; ses cornes arrondies, annelées à la base, noires et un peu courbées en avant. Cet animal habite les plateaux des montagnes, les rochers et les broussailles des environs du Cap de Bonne-Espérance. Il vit par couples isolés et n'est pas très-léger à la course, car les chiens l'atteignent quelquefois et parviennent à le forcer. Sa chair est très-bonne à manger.

GRISCHOW (Augustin), philosophe et mathématicien allemand, né à Auclam (Poméranie) en 1683, mort en 1749. Il professa pendant dix-huit ans la philosophie et les mathématiques au collége de médecine de Berlin, et fut appelé à faire partie de l'Académie des sciences, pour laquelle il fit, pendant vingt-huit ans, des observations météorologiques. Outre des dissertations et vingt-cinq calendriers, publiés par l'Académie de Berlin, il a composé *Isagoge ad studia mathematica* (Iéna, 1712) ; *Introductio ad philologiam generalem* (1715, in-8°) et *Astrognosia nouissima* (17).

GRISCHOW (Auguste-Nathaniel), astronome allemand, fils du précédent, né à Berlin en 1726, mort à Saint-Pétersbourg en 1760. Il était professeur de mathématiques et membre de l'Académie de Berlin, lorsqu'il fut appelé, en 1751, à occuper une chaire d'astronomie à Saint-Pétersbourg, où il fut, en même temps, secrétaire de l'Académie des sciences. On a de lui : *Sermo habitus de parallaxi cœlestium corporum* (Saint-Pétersbourg, 1753), et de nombreux mémoires astronomiques insérés dans les *Actes* et *Commentaires* de l'Académie de Saint-Pétersbourg, de 1752 à 1763.

GRISCHOW (Jean-Henri), traducteur allemand, né à Stettin, entra de bonne heure dans la Bastille et y devint le directeur spirituel de Jumilhac, gouverneur de la prison d'État. Les écrivains catholiques ont naturellement accusé les jansénistes de cet emprisonnement de Grischow. Il fut mis en liberté après dix-huit mois de captivité et put retourner à ses ouailles et à ses nombreux travaux, auxquels il contribua à propager la dévotion au Sacré-Cœur. Il composé nombre d'écrits extrêmement édifiants : le *Chemin de l'amour divin, description de son palais et des beautés qui y sont renfermées* (Paris, 1746, in-12) ; *Lettres d'une religieuse du Calvaire* (1755, in-12) ; *Année religieuse ou Occupation intérieure pendant les divins offices* (1760, in-8°) ; *Adoration perpétuelle du Sacré-Cœur de Jésus* (1781, in-12) ; *Constitution des religieuses de Sainte-Aure, suivant la règle de saint Augustin* (1786, in-18).

GRISELETTE s. f. (gri-ze-lè-te — rad. *gris*). Ornith. Nom vulgaire de la grande hirondelle de mer.

GRISELIDIS, GRISLA ou **GRISELDA**, marquise DE SALUCES, dont l'histoire est assez connue pour que nous ne nous arrêtions pas à venues la dénaturer au moyen âge. Fille d'un laboureur piémontais, elle gardait ses troupeaux, quand le marquis de Saluces, épris de sa beauté, l'épousa (vers 1003) et en eut deux enfants. Voulant ensuite éprouver sa constance et la force de son amour, il la soumit aux plus cruelles épreuves. Il arracha ses enfants, la répudia, la contraignit de servir une autre femme, qu'il faisait passer pour sa concubine, lui imposa mille humiliations, mais sans parvenir à lasser sa résignation et son courage. Quand il jugea l'épreuve complète, il la ramena en triomphe dans son château. Tel est le fond de la légende ou de l'histoire. Boccace et Pétrarque s'emparèrent de ce sujet et lui donnèrent de la popularité. Depuis, une multitude de poëtes et de poëtes l'enrichirent de circonstances nouvelles écloses dans leur imagination ; le vieux récit traversa les siècles, exploité par toutes les littératures de l'Europe, et fournit encore à Perrault la matière d'un de ses contes.

Griselidis, conte de Boccace qui termine le *Décaméron*. L'illustre conteur s'est évidemment inspiré d'une narration antérieure, et l'on prétend qu'il existait de cette histoire un récit original, en vers. Le manuscrit de cette composition n'a jamais été retrouvé. Boccace a suivi, sans y rien changer, la tradition rapportée plus haut, ou peut-être a-t-il inspiré lui-même cette tradition, en sorte que son récit et ce que l'on considère comme l'histoire de Griselidis ne sont qu'une et même chose. Quant à l'œuvre de Pétrarque, c'est tout simplement une traduction en latin de l'italien de Boccace, sous ce titre : *De obedientia ac fide uxoria ;* elle figure dans le recueil de ses traités moraux. Il en a été fait chez nous, au XVIe et au XVIIe siècle, de nombreuses imitations dont Legrand d'Aussy a cité quelques extraits.

Griselidis, tragédie allemande en cinq actes et en vers, de Frédéric Halm, pseudonyme du comte de Munch-Bellinghausen (1835). L'auteur s'est borné à dramatiser la légende, dont il a transporté la scène d'Italie en Angleterre. Il a fait du mari de l'héroïne un des chevaliers de la Table ronde, Perceval, compagnon d'Arthur, et c'est pour obéir à la reine qu'il impose à Griselidis la série d'épreuves dont elle triomphe. M. Saint-René Taillandier a donné, dans la *Revue des Deux-Mondes* (1846), l'analyse de cette tragédie, qu'il regarde comme le chef-d'œuvre de l'auteur. Elle manque pourtant tout à fait des ressorts qui constituent l'intérêt dramatique.

GRISELINIE s. f. (gri-ze-li-ni). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des araliacées, dont les principales espèces croissent à la Nouvelle-Zélande.

GRISELLES, village et comm. de France (Côte-d'Or), cant. de Laignes, arrond. et à 20 kilom. de Châtillon ; 299 hab. L'église est bâtie sur un souterrain qui passe pour avoir été la retraite où Sabinus et sa femme Eponine se cachèrent pendant neuf ans, afin de se soustraire à la vengeance de Vespasien.

GRISER v. a. ou tr. (gri-zé — rad. *gris*). Donner une teinte grise à : *Tous les tons compris dans le plan circulaire sont susceptibles de recevoir l'addition du noir, ce qui* GRISE *ou rabat la couleur.* (Chevreul.)

— Faire boire jusqu'à rendre gris, à moitié ivre ; rendre gris, à moitié ivre : *Il ne faut jamais* GRISER *un enfant. Un verre de vin me* GRISERAIT.

— Fig. Jeter dans une sorte d'exaltation : *L'encens* GRISE *les têtes les plus solides. L'odeur de la poudre* GRISE *le soldat.*

Le pouvoir *grise* l'homme, et sa fumée ardente
L'emporte à redoubler le mal.
A. BARBIER.

Il Endormir, pallier : GRISER *son chagrin. Le Napolitain perd beaucoup de temps en gestes et en paroles ; il* GRISE *ainsi sa misère, qui est plus apparente que réelle.* (Mme L. Colet.)

Le gain accroît la soif ; l'or *grise* la prudence ;
Le bien-être conquis appelle l'abondance.
PONSARD.

Se griser v. pr. Devenir gris, à demi ivre : *On ne peut se faire une idée de la quantité de liqueur qu'avale une Mauresque sans* SE GRISER. (Feydeau.)

La table est mise,
La chère exquise ;
Que l'on se *grise* ;
Trinquons, mes amis !
BÉRANGER.

— Fig. S'enivrer, savourer quelque chose avec une sorte d'exaltation : *Heureux temps, où l'on se* GRISAIT *de sa jeunesse en buvant un verre d'eau!* (Th. Gaut.)

Laisse-moi me *griser* de mon propre narcissme!
E. AUGIER.

— **Antonyme.** Dégriser.

GRISET s. m. (gri-zè — dimin. de *gris*). Mamm. Espèce de quadrumane lémurien, du genre maki.

— Ornith. Nom vulgaire de la marouette, espèce de gallinule. Il Jeune chardonneret qui n'a encore que des plumes grises.

— Ichthyol. Espèce de squale qui vit dans la Méditerranée.

— Bot. Nom vulgaire de l'argousier ou hippophaé.

GRISETTE s. f. (gri-zè-te — rad. *gris*). Comm. Petite étoffe légère, ordinairement faite d'un mélange de soie, de laine, de fil, de poil ou de coton, que l'on employait autrefois pour les vêtements de femmes : *Dans le principe, les* GRISETTES *étaient grises, et c'est de là que vient leur nom ; mais, par la suite, on en fit de toutes couleurs et de toutes façons.* (W. Maigne.)

De jeunes fillettes,
Aimables, bien faites
Autant que vous l'êtes,
Font, dans leurs *grisettes*,
Bien plus de fracas
Que de vieux appas
En or de ducats.
DANCOURT.

— Par ext. Jeune coquette de basse condition, et, particulièrement, Jeune ouvrière galante : *Je suis las d'être bien battu et mal nourri ; je suis las de passer la nuit à la porte d'un lansquenet, et le jour à vous détourner des* GRISETTES. (Regnard.) *Les* GRISETTES *sont des ouvrières de tous les genres, trop gentilles pour vouloir être peuple, et trop sages pour vouloir sortir de leur sphère.* (Storne.)

Une *grisette* est un trésor.
LA FONTAINE.

Sous les cotillons des *grisettes*,
Peut loger autant de beauté
Que sous les jupes des coquettes.
LA FONTAINE.

— Ornith. Nom vulgaire de la fauvette grise : *La* GRISETTE *fait son nid de mousse des prés.* (V. de Bomare). Il *Grisette du Sénégal*, Nom vulgaire d'une espèce de cochevis. Il Nom vulgaire du jeune canard noir ou marcreux.

— Entom. Nom vulgaire d'une espèce de papillon diurne. Il Nom vulgaire d'un charançon. Il *Grisette à zigzag*, Nom vulgaire d'une espèce de phalène.

— Comm. Bière dont la couleur tient le milieu entre celle de la bière brune et celle de la bière blanche.

— Bot. Nom vulgaire de deux variétés d'agaric.

— Minér. Nom donné à la pierre à bâtir de Beaucaire.

— **Encycl.** V. ÉTUDIANTE.

GRIS-FARINEUX s. m. Bot. Agaric comestible, qui a l'odeur de la farine nouvellement moulue.

GRISGRIS s. m. (gri-gri). Espèce d'amulette ou de talisman des nègres. Il Morceau de papier sur lequel les Maures écrivent des versets du Coran, et qui leur sert comme de talisman.

— **Encycl.** La croyance aux *grisgris* est commune à tous les indigènes africains qui habitent les pays situés au delà de l'Atlas, quelle que soit d'ailleurs leur religion. Les *grisgris* jouent un très-grand rôle dans la vie du nègre. Ce sont des talismans dont la nature varie depuis la coquille jusqu'à la corne de chèvre, depuis le riche maroquin ouvragé, qui renferme un verset du Coran écrit par un marabout vénéré, jusqu'au sale chiffon qui enveloppe une molaire paternelle. Les Maures ont une foi moins aveugle dans l'efficacité de ces préservatifs ; mais ils sont loin cependant de les dédaigner.

On trouve dans la Sénégambie nombre de serpents dont la morsure, lorsqu'elle n'est pas immédiatement traitée par de puissants caustiques, cause généralement la mort dans un espace de temps fort court. Or les *grisgris* jouent ici un rôle funeste, et les nègres sont presque toujours victimes de leur opiniâtreté à repousser, par suite de leur crédulité, des moyens curatifs plus efficaces. La même remarque s'applique à toutes leurs maladies : il est extrêmement difficile de persuader à un nègre que des médicaments vaudraient mieux pour le guérir que les conjurations des marabouts ou les versets du Coran, qu'il porte sur lui comme d'infaillibles spécifiques. Quand on a entrepris de vacciner les indigènes, parmi lesquels la petite vérole fait des plus complètes ravages, on a eu toutes les peines du monde à en décider quelques-uns à se laisser inoculer, et, vis-à-vis des autres, on a dû presque employer la force.

On cite l'histoire d'un noir auquel un médecin fit une opération pour la cataracte. Le malheureux avait la dyssenterie. Quelques jours après, le docteur le rencontre et lui demande de ses nouvelles. Le nègre répond qu'il ne va pas mieux. « As-tu fait le remède, au moins ? — Oh ! certes, » et, ouvrant son toubé, le noir montre l'ordonnance pliée en quatre, dans un sachet de cuir, et appliquée sur la partie malade. Il avait pris le bout de papier pour un *grisgris*. Quand un *grisgris* est reconnu parfaitement impuissant à guérir un mal ou à prévenir un accident, la foi de l'indigène n'en est pas ébranlée. « Mes *grigris* ne valaient rien, » dit-il, et il s'en procure d'autres.

Dans les conversations entre nègres, la vertu de ces talismans est très-souvent un sujet de vanteries, chacun défendant la supériorité de ses *grisgris* ; puis viennent des défis et enfin des expériences. Celles-ci ont inévitablement des suites funestes, et il n'est pas rare de voir des nègres se faire de graves blessures, et même se donner la mort, en voulant prouver l'excellence de leurs *grisgris*. Leur foi à l'invulnérabilité par le contact des *grisgris* est réellement prodigieuse, et elle résiste à toutes les épreuves, même à celles qui causent les tristes événements que nous venons de faire connaître.

Chaque *grisgris* a, d'ailleurs, sa destination particulière : un préserve de la fièvre, celui-ci des balles, celui-là des calmans, des lions, des coups de poignard, enfin de tous les accidents et de toutes les maladies imaginables ; il y en a même qui donnent l'immortalité, absolument comme nous accusions nous assurent le salut éternel.

GRISI (Giuditta), comtesse BARNI, cantatrice italienne, née à Milan en 1805, morte près de Crémone, en 1840. Admise fort jeune au Conservatoire de Milan, elle entra dans la classe de Banderali, qui ne put parvenir à façonner complétement son mezzo-soprano, rebelle à la vocalisation. Judith Grisi, qui, malgré des exercices constants, ne put se rendre entièrement maîtresse de son organe il en égaliser les registres, racheta ces défauts par un profond sentiment musical, une accentuation dramatique et une pantomime expressive. Ses débuts eurent lieu dans les concerts de Milan ; puis, en 1823, elle fut engagée à Vienne, et y chanta, avec un grand succès, la *Bianca e Falliero* de Rossini. A son retour en Italie, elle se fit entendre sur les principaux théâtres, notamment à Venise, où elle eut l'honneur de créer le rôle de Roméo dans *I Capuletti* de Bellini. L'éclatant triomphe qu'elle y remporta étendit sa réputation jusqu'en France, et lui valut, en 1832, un engagement au Théâtre-Italien de Paris, où elle débuta dans la *Straniera*. Elle n'obtint qu'un demi-succès dans ce rôle, mais elle se releva grandement dans le Roméo de *I Capuletti* et dans Malcolm de la *Donna del lago*, qui lui méritèrent un accueil des plus flatteurs. Cependant, elle ne se maintint pas à ce théâtre, et retourna en Italie en 1833. L'année suivante, elle épousa le comte Barni de Milan, quitta la scène, et mourut près de Crémone, à l'âge de trente-cinq ans.

GRISI (Giulia), dame GÉRARD DE MELCY, célèbre cantatrice italienne, sœur de la précédente, née à Milan en 1812, morte à Berlin en novembre 1869. Elle était fille d'un officier d'état-major italien au service de la France, et nièce de Mme Grassini ; elle fut admise de bonne heure dans les classes du Conservatoire de sa ville natale, où sa sœur aînée l'avait précédée. Les leçons de Marliani développeront rapidement ses merveilleuses dispositions artistiques ; elle alla achever ses études musicales à Bologne, et s'y perfectionna dans la déclamation lyrique. C'est au théâtre de cette dernière ville qu'eurent lieu ses débuts, en 1828, dans la *Zelmira* de Rossini. Elle avait alors seize ans ; sa beauté sculpturale, son organe puissant et son admirable talent de tragédienne fixèrent l'attention et lui assurèrent les plus grands succès. Passant à Florence, elle créa avec beaucoup de bonheur un rôle écrit exprès pour elle, celui de Giulietta dans l'opéra *I Capuletti*, et parut ensuite dans la *Zoraide* de Rossini. Pise et Milan se la disputèrent ; elle s'y montra successivement, et se fit applaudir pour la première fois dans *Norma*, à la Scala, dans le rôle d'Adalgisa, qu'elle devait échanger plus tard contre celui de la poétique druidesse, sa plus magnifique interprétation, son plus constant triomphe. Appelée au Théâtre-Italien de Paris, en 1832, en même temps que sa sœur, elle débuta, le 16 octobre, dans *Sémiramide*, sur cette scène toute pleine encore du souvenir de la Malibran. Malgré une certaine timidité, prise pour de l'inexpérience, elle fit une impression favorable sur le public parisien, qui ne tarda pas à la placer sur la même ligne que Mmes Catalani, Pasta et Malibran. Dès lors elle ne quitta plus Paris que pour aller passer des saisons d'été à Londres, en compagnie de Rubini, de Tamburini et de Lablache, dont elle a partagé les succès, aux plus beaux jours de l'Opéra-Italien. Bellini écrivit à son intention *I Puritani*. Elle y trouva une de ses plus complètes créations, qui fut surpassée cependant par celle de Norma. En effet, du jour où elle parut armée de la faucille d'or de la belle druidesse, le front couronné de verveine et le regard perdu dans les contemplations célestes, on comprit que ce rôle allait devenir impossible à toute autre, qu'elle réalisait pleinement l'idéal. Une fois encore, la mélancolie seraine avec laquelle elle disait le fameux *Casta diva*, la violence magique qu'elle déployait dans le duo avec Adalgisa et le trio qui termine le premier acte sont restées célèbres. D'autres rôles encore furent pour elle autant de triomphes : Anna Bolena, la Norina de *Don Pasquale*, la Rosina du *Barbier* ; dans *Sémiramide*, dont elle interprétait la principal rôle avec une ampleur toute babylonienne, elle inspira un enthousiasme presque égal à celui qu'elle soulevait dans la *Norma*.

Giulia Grisi avait ce rare privilége d'être à la fois douée d'une réelle beauté et de la voix la plus large, la plus sûre, la mieux timbrée ; elle a, de plus, été une admirable tragédienne, et a rappelé parfois le jeu correct et chaleureux de Duchesnoy. Ceux qui ont écrit sur elle ont parlé complaisamment des nobles lignes de cette tête sculptée par Phidias, qu'elle portait si fièrement et si noblement sur ses épaules de marbre, de ce masque si pur, dont les traits superbes restaient beaux même pendant les agonies dramatiques. Quant à son chant, écrit M. Théophile Gautier, vous le connaissez : elle a pu s'asseoir, après la Malibran, sur le trône d'or laissé vacant, et ceindre son front du bandeau étoilé de la diva. Pauses, si on veux, on prétend, font des choses plus difficiles ; que ne sont-elles impossibles ! Mais, si vous aimez le vrai chant italien, ample, large, d'une facilité toujours heureuse, d'une justesse toujours sûre, le chant d'un gosier humain, et non le gazouillis d'une flûte ; si vous voulez entendre comment l'amour, la colère, l'indignation et la douleur se mêlent aux mélodies des grands maîtres, et comment ce qui n'était qu'un opéra devient tout à coup une tragédie et un poëme, il faut aller au Théâtre-Italien, un soir de *Sémiramide* ou de *Norma*. »

Giulia Grisi contracta, en 1836, avec un Français, M. Gérard de Melcy, une union qui ne tarda pas à être rompue judiciairement, à la suite d'un duel que son mari eut, à cause d'elle, avec lord Castlereagh, neveu du célèbre homme d'État.

Cependant cette voix superbe, après bien des années de succès, allait s'altérant. Mme Grisi vit peu à peu la faveur publique l'abandonner. Aimant trop le théâtre pour s'en détacher, elle entreprit de lutter contre la froideur du parterre, et se fit un triomphe de la vaincre, arrachant les succès un à un, à force de courage et de volonté. Son camarade Rubini, en prenant sa retraite dans tout l'éclat de sa réputation, répondit à ses amis qui le pressaient de continuer sa carrière : « Il est temps, puisqu'il est trop tôt. » Elle aurait pu dire à son tour : « Il est temps, puisqu'il n'est pas trop tard, » mais elle préfera passer en Angleterre. Associée avec Mario, elle prit la direction d'un des théâtres italiens de Londres, et y perdit, prétend-on, le fruit de ses travaux. En 1854, elle fit, avec le fameux ténor, une excursion en Amérique, et revint, deux ans après, chargée de couronnes et de dollars. Elle reparut à la salle Ventadour l'espace d'une saison, en 1856. Accueillie avec assez d'indifférence dans *Lucrezia Borgia* et même dans *Sémiramide*, elle trouva encore, dans le trio du premier acte de *Norma*, l'accent passionné qui frappe le spectateur et l'atteint